

LA RECETTE DE LA QUENELLE AU FOUR

GUY MASAVI



La recette de la quenelle au four

Guy MASAVI

Oeuvre publiée sous licence

En lecture libre sur Atramenta.net

Correspondance

Cher camarade

Je ne saurai jamais assez te remercier pour ton accueil en fachosie. À ma sortie de 5 mois de prison pour outrage à mobo et refus de prélèvement génétique, j'ai repris confiance en l'amitié et la solidarité.

J'avoue que je ne connaissais pas le Midi sous ce jour-là. Le pastis et les connards racistes du bistro de ton bled m'ont donné la gerbe, fallait avoir soif pour y entrer ! Mais il faisait très chaud et la soif justifie parfois les bains de boue. Je compatiss sincèrement à ta peine de vivre au milieu de cons. Certes, ce n'est pas spécifique au Gard, mais le racisme et la bêtise avec l'accent du Midi valent leurs poids de cacahouètes. Il te reste le soleil faut pas te plaindre, le squat que tu m'as indiqué et où j'espère passer l'hiver en est sûrement moins arrosé, de soleil. De fachos je sais pas...

Ma traversée de la France n'a pas été difficile. J'ai pris deux voitures, une à la sortie de Nîmes, l'autre à Lyon qui m'a conduit sur le parking du camp de concentration nazi de Struthof en Alsace. Oui, je suis tombé sur un automobiliste déjanté, le crâne rasé et quelques tatouages qui sentaient très mauvais. Mais bon, y a pas de mal à profiter de la caisse d'un nostalgique du vert-de-gris pourvu qu'il mène à bon port. Marcel, qu'il se prénommaït, comme le tissu ignoble de crasse et de sueur qu'il portait sur son torse velu. Je

me demande ce que ce vieux facho allait faire dans ce sanctuaire de la barbarie nazie.

Je ne me le demande plus et nos chemins se sont séparés.

Bon, je ne dois pas trop m'attarder ici, ça sent la mort...

Le combat continue, camarade !

Je te conterai peut-être, une prochaine fois, la recette de la quenelle au four.

Rémy

Le vieil anar

— Voilà, M. Bakar, la lettre de Rémy que j'ai reçue il y a 6 mois. Il m'écrit régulièrement tous les mois de coutume. Il est seul et en rupture avec sa famille. Je suis un peu son père d'adoption. Entre deux luttes souvent dures ces derniers temps, là à Notre Dame des Landes, là à Sivens, il vient se refaire une santé chez moi. Il sortait juste de prison pour un outrage à gendarme lors des manifs contre les violences policières au barrage de Sivens qui se sont soldées par la mort d'un jeune garçon, tué par la grenade offensive d'un mobo.

— Oui, je sais, j'ai suivi cela, les gardes mobiles ne sont ni tendres ni très fins. Ils obéissent aux ordres, si on leur dit de tenir, ils tiennent même s'il faut tuer pour cela. Ce sont des militaires.

— C'est aussi pour cela que j'ai fait appel à vous. De coutume, moi les flics vous savez...

— Je sais, fit le commissaire d'un air agacé.

— Ne le prenez pas mal, M. Bakar, vous c'est différent. Je sais votre enquête à Notre Dame des Landes (1) et je suis très inquiet, j'ai peur qu'il ait fait une connerie ou qu'il lui soit arrivé malheur, fit le vieil anar la larme à l'œil. Je suis monté à Strasbourg au squat que je lui avais indiqué. Mais, il a été évacué à la fin de l'été. Les camarades du coin ne l'ont pas vu ou ne s'en rappellent plus. Il est vrai que la marginalité de Rémy lui fait croiser plus de paumés nourris à la bière que d'intellos la tête pleine de Bakounine ou de Ledru Rollin.

— L'allusion culinaire à la fin de la lettre que signifie-t-elle ?

— Je n'en sais rien et certainement pas ce que vous pensez peut-

être. Mais je l'avoue, cette fin énigmatique me trouble beaucoup.

Tenez, j'ai cette photo de lui prise à Notre Dame des Landes. Si elle peut servir pour vos recherches.

Struthof

Mohamed était arrivé la veille et avait passé la nuit dans le parking vide du mémorial aux victimes des camps de la mort. C'était ici que Rémy aurait dû reprendre son chemin en direction de Strasbourg et que sa trace se perdait.

La neige était tombée juste avant le lever du jour. Le bois voisin noyé dans la brume ne laissait distinguer que la base des conifères givrés et le sol du sous-bois recouvert d'une poudre blanche qui habillait chaque branchage. Un léger souffle de vent agitait la cime des arbres et leur rumeur sinistre se propageait comme la plainte de lointains choristes. Il devait faire près de zéro dans le fourgon et la tasse de café que Bakar serrait lui réchauffait les mains.

Une voiture vint se garer à côté. Celle d'un vigile à l'évidence, au vu de l'uniforme de son chauffeur. Ce dernier, en fermant sa portière, porta un regard suspicieux en direction du fourgon de Bakar puis se dirigea vers l'entrée du Camp absorbé par les nuages bas.

Mohamed posa sa tasse, enfila sa doudoune et sortit aussitôt pour suivre les pas du vigile incrustés dans la fine couche de poudreuse. Il gravit une petite côte pour arriver sur un terre-plein horizontal. À dix mètres se dressait un massif et sinistre portique de bois.

Sur la courative, au-dessus, était écrit, en majuscule et sobrement sur un panneau blanc :

KONZENTRATIONSNAGER
NATZWEILER-STRUTHOF
(Camp de concentration de Natzweiler-Struthof)

Tout n'était que blancheur, ce panneau, les poutres enneigées qui le supportaient, le mirador à sa droite et l'entrelacs de barbelés à sa gauche qui allaient mourir dans le brouillard. Une pâleur funeste presque cadavérique habitait le lieu sous le chant entêtant des bois alentour qui s'ébrouaient au vent glacial. Le vigile s'affairait, courbé sur un cadenas que ses doigts gourds avaient peine à ouvrir. Il se retourna vivement quand il entendit des pas derrière lui. La silhouette longiligne de Bakar qui se dessinait dans la vapeur blême ne le rassura pas. Son visage se déformait de terreur à mesure que le commissaire s'approchait. Quand ce dernier fouilla dans sa poche, le corps du vigile se tétanisa.

— Commissaire Bakar ! fit Mohamed en tendant sa carte barrée de tricolore.

L'homme parut soulagé.

— Puis-je vous poser quelques questions ? enchaîna fermement le commissaire.

— C'est que j'ai mon inspection à faire avant les visites, bredouilla le vigile.

— Nous la ferons ensemble !

C'est ainsi que les deux hommes côte à côte disparurent dans le brouillard encore dense. Leurs pas crissaient sur la fine poudreuse, unique témoin de leur présence dans la pâleur muette. Soudain, le vigile faillit glisser, retenu à temps par la main ferme de Bakar.

— C'est la mort, fit l'homme à nouveau terrorisé.

— Pardon ?

— Oui, je veux dire par là que c'était la mort pour le déporté qui chutait par faiblesse ou maladresse comme moi. Les kapos ou les SS témoins de sa défaillance le rouaient de coups dont il ne se relevait pas. S'il se relevait, il n'en était que plus affaibli et vulnérable. La mort dès lors le guettait. Mohamed s'écarta un peu du chemin pour observer la silhouette d'un mirador assez proche.

— C'est la mort ! s'écria encore le vigile.

— Décidément ! Vous n'avez que ça à la bouche !

— Parce qu'il n'y a que ça ici !

La brume s'élevait un peu laissant distinguer le camp et les sinistres tours de garde qui le balisaient. Ses volutes livides se déchiraient sur la double ceinture de barbelés givrés, jadis électrifiés.

— Nous sommes sur le ravin de la mort, si vous approchiez de trop près l'enceinte de fer, comme vous venez de le faire, vous étiez aussitôt tiré comme un lapin. Si vous arriviez à atteindre les barbelés, c'était pour griller sous la haute tension. La mort, vous dis-je ! On n'échappe pas à son destin. Ici, c'était le trépas dans d'horribles souffrances physiques et morales. Peut-être êtes-vous mon destin.

Cette dernière affirmation laissa Mohamed dubitatif. Il préférait rester dans un mutisme qui laissait libre cours à la parole du vigile. Cet homme semblait rongé par un remords.

Ce dernier perdit soudain son masque de terreur, il regarda en direction d'une haute cheminée qui émergeait du brouillard comme le reste d'un bâtiment. Il accéléra le pas, Mohamed ne parvint à le rejoindre que devant l'une des portes d'entrée que l'homme ouvrit soudain en grand.

— Le four ! fit-il solennellement. Peut-être dix ou vingt mille cadavres y sont passés dont une résistante torturée, donnée pour morte, mais qu'il ne l'était pas.

Une sinistre machinerie de fer et de fonte sombre se détachait sur les murs crépis de blanc. Un peu au-dessus de sa base, un tunnel noir, assez large et long pour laisser passer les épaules et le reste d'un corps humain. Un brancard était en partie introduit dans la cavité que deux massives portes ouvraient.

Bakar n'avait dit mot encore et la vue du four crématoire de ce camp de la mort le terrifia. Il lui semblait que cette mécanique et sa chaudière venaient d'achever leurs besognes à l'instant et que le temps s'était arrêté là, au dernier cadavre décharné qui y fut réduit à l'état de cendre.

— C'est moi qui procède à l'inspection du camp, matin et soir. Je m'assure, à la fermeture, de l'absence de visiteurs qui se seraient laissé enfermer. Cet été, le 15 juillet au matin à la même heure, les deux battants du four étaient fermés. Quand je les ai entrouverts, un homme gisait dedans. Le vigile s'interrompit, il avait repris son

masque d'effroi, il faillit défaillir. Bakar le retint de justesse. L'homme put s'asseoir sur une chaise à proximité.

— C'est exactement ce qui m'est arrivé, sauf que j'étais seul et que personne ne m'a soutenu et j'ai perdu connaissance...

— Alors ?

— Rien, à mon réveil le corps avait disparu et depuis, soir et matin quand je traverse le camp et quand j'entre ici, je m'attends à finir dans ce four et c'est effroyable. Car je n'ai pas eu la berlue ! Commissaire.

Bakar était lui, éberlué par cet aveu qu'il n'avait pas sollicité, ni même imaginé. Mais là, c'était trop peu ou pas assez.

— Mais vous n'avez rien signalé !

— Vous êtes là ce matin, c'est bien pour quelque chose ! Non ? Je pensais que vous saviez...

— Mais quoi ? Parlez !

Le commissaire perdait patience. Il saisit le vigile par le col.

— N'avez-vous rien remarqué au réveil de votre malaise ?

— Non, enfin si, ça. Je l'ai toujours avec moi. Le vigile fouilla dans son sac et sortit de son portefeuille, une carte mémoire SD.

— Elle était comme posée sur cette table.

Une table à l'entrée du four exposait un sabot et des chaussures très sommaires de déportés.

— L'avez-vous visionnée ?

— Visionné quoi ?

— Mais, la carte mémoire numérique que vous me tendez.

— Vous savez, moi, parlez-moi de pêche à la mouche, oui. Mais tous ces trucs électroniques, non merci.

— Mais pourquoi n'avez-vous rien dit !

— La vidéosurveillance, commissaire, aurait pu me dénoncer.

— Vous dénoncer de quoi ? Bordel !

— Mais que je n'avais pas fait l'inspection la veille au soir. C'est que, commissaire, je pouvais perdre mon boulot, moi, j'ai pas fait de vagues, j'attendais et ce matin j'ai cru en vous voyant que...

— Six mois après ? Et avez-vous imaginé ce que coûte la complicité de meurtre ?

— Mais je n'ai tué personne !

— Vous êtes témoin d'un meurtre et vous vous taisez. Vous êtes donc complices !

L'homme resta assis, effondré.

— Il y a donc une caméra de vidéosurveillance ici. Qui la visionne ?

— Loïc, il doit être dans son bureau pour l'ouverture.

Mohamed bondit hors de la sinistre pièce et gravit presque en courant le ravin de la mort sous le regard aveugle des fenêtres des miradors. À mi-pente, la vision d'une potence et sa corde givrée le glaça d'effroi.

Vidéosurveillance

Il arrivait sur le parking quand il vit un type en costume de vigile sortir précipitamment d'un bâtiment et foncer vers un véhicule. Il n'eut pas le temps d'ouvrir sa portière. La carte de police que Bakar essoufflé exhiba une nouvelle fois le paralysa.

— Loïc ! Je présume.

L'homme ne démentit pas.

— Alors, on se sauve comme ça... Quelque chose me dit que la vidéo fonctionne bien dans la pièce du four ce matin et que vous auriez dû appeler des secours en voyant votre collègue agressé par un inconnu. Pourtant, vous fuyez. Parce que vous avez peut-être quelque chose à vous reprocher. Comme un cadavre cet été dans le four crématoire.

— C'est n'importe quoi ! Personne n'est mort ici cet été !

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de Loïc.

— Est-ce lui ? fit Bakar en sortant la photo de Rémy.

— Non, il est beaucoup plus vieux répondit du tac au tac le vigile pas futé avant de se mordre les lèvres.

— Qui ? Marcel ? insista le commissaire.

Ce prénom sonna comme un coup de grâce dans l'esprit du gardien. Il lâcha prise.

— Le type dans le four cet été est en hôpital psychiatrique.

— Et celui qui l'a mis dans le four ?

— Je ne l'ai pas vu, j'avais quitté mon poste plus tôt le soir.

— Décidément, c'est une habitude ici, fit Bakar d'un ton léger presque soulagé par cet aveu.

— Il n’y a pas grand monde à la fermeture, savez-vous ? Ce n’est pas la Côte d’Azur ni Gérardmer. Mais, au matin, quand j’ai vu l’autre con perdre connaissance et quelqu’un dans le four, j’ai foncé. Il n’était pas mort, mais pionçait. Il avait dû s’endormir d’épuisement après avoir gueulé toute la nuit.

— C’est marrant, mais mon petit doigt me dit que votre collègue s’est tu parce que vous faisiez pression sur lui pour cacher votre connivence avec Marcel, car c’est son prénom, n’est-ce pas ? Ce dernier savait qu’il pouvait faire l’abruti devant le four crématoire parce qu’il avait un complice qui éteindrait les caméras à l’heure de sa visite.

Loïc ne réagit pas à cette affirmation qui l’assomma un peu plus.

— Qu’avez-vous fait ensuite ?

— Je l’ai aidé à sortir, il était hébété et n’arrêtait pas de chanter des conneries. Je l’ai embarqué puis déposé devant l’hôpital de Strasbourg. J’ai su par la suite qu’il était en psychiatrie long séjour dans une clinique.

— Allons, allons ! Continuez, ça vous évitera d’être asticoté au commissariat.

— La Clinique du Pré charmant à Strasbourg.

— Sous quel nom ? Ben, le sien, fit Loïc étonné, Marcel Berurier.

— Comme le député républicain ?

— C’est son frère...

Le vert-de-gris

Ce ne fut pas difficile de se faire passer pour un proche de Marcel Bérurier et d'accéder à sa chambre de la clinique psychiatrique du Pré charmant.

L'homme était dans son lit et regardait la télé. Il laissa Mohamed entrer avec indifférence. Peut-être l'avait-il pris pour un soignant. Bakar s'approcha du lit, sortit la photo de Rémy et la lui colla sous le nez. Marcel se redressa, les yeux écarquillés fixant ce portrait comme un Dracula d'opérette devant un crucifix.

— Connaissez-vous cet homme ? fit Bakar.

— C'est un malade ce type, c'est un malade ! s'écria le Marcel en cherchant l'alarme. Mais en vain, Mohamed l'avait prestement écartée.

— Qui êtes-vous ?

— Commissaire Bakar, je suis à la recherche de cet homme.

— Ah ! on va me croire enfin ! fit l'homme soulagé.

— Pourriez-vous me décrire mieux votre agresseur ?

— Un jeune avec des dreads et un kéfié autour du cou et un gros sac à dos. Un marginal un peu bronzé peut-être. Plus que sur la photo.

— Vous le connaissiez ?

— Je l'ai pris en stop. J'aime bien prendre ces jeunes paumés.

— Vous a-t-il dit quelque chose ?

— Non, il était peu causant. Il m'a simplement dit qu'il allait loin. C'est un psychopathe, que je vous dis, un asocial ! Peut-être même un terroriste...

Mohamed n'écoutait qu'à peine le témoignage de Marcel. Il était plongé sur son portable et visionnait des photos, plus exactement, celles qui étaient sur la carte mémoire découverte près du four crématoire.

Les dernières semblaient le captiver.

— Un juif ou un Pd, non ? fit enfin Bakar d'un air suspicieux.

— Pardon ? Commissaire...

— Oui, je dis qu'il pourrait être juif et Pd.

— Vous êtes perspicace commissaire ! J'allais vous le dire !

— Ce ne sera pas la peine, les photos de votre appareil photo sont évocatrices !

— Vous l'avez retrouvé ? Il me l'avait piqué, le salaud et avec ma bagnole en plus.

— Il a abandonné la mémoire près du four, pour laisser une trace, mais elle ne m'a été transmise que bien tard. On y voit des images prises lors d'un spectacle de Dieudonné.

— Oui ! Je suis un Fan ! Mais ne faudrait pas que mon frère les voit.

— Ha ! Un fan... On vous voit aussi devant le four crématoire de Struthof.

Marcel fit une grimace.

— C'est une drôle de pose que vous faites là, devant le four et ce sont de bien étranges tatouages que je vois là sur votre avant-bras.

— Des bêtises de jeunesse ! Commissaire.

— Tout de même si ce n'est pas le symbole des SS, cette tête de mort avec...

— Vous croyez ?

— Affirmatif ! Et il y a même une vidéo qui achève la carte SD.

On entendit alors dans la chambre un énorme sanglot qui sortait du portable de Bakar comme un mugissement entrecoupé d'un chant étrange et puis, probablement, la voix juvénile de Rémy qui criait tout en filmant le four d'où les pieds de Marcel dépassaient.

— Allez ! chante, gros con, la chanson de ton idole ! chante et tu sortiras du four. Disait le jeune garçon.

Et Marcel de murmurer :

— Shoo !!

— Plus fort ! qu'il criait le Rémy.

— Shoo Shoah Ananas ! qu'il chantait le Marcel en chialant ! Il aurait même fait pleurer Annie Cordy.

L'enregistrement s'arrêta soudain.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Il a fermé la porte du four ce malade ! Je chantais pas assez fort qu'il disait.

— Alors, plus précisément, comment êtes-vous entré dans le four ? fit Bakar menaçant.

— Je lui ai demandé de me prendre en photo devant. Ce qu'il a fait puis il m'a proposé un portrait de plus près et là, il m'a mis un coup de boule en pleine poire, le salaud ! Je suis tombé dans les pommes quand je me suis réveillé, j'étais enfermé dans le grille youpin. C'était une horreur, je suis claustrophobe. J'ai crié, mais y'avait plus personne. Toute la nuit j'ai appelé, j'avais soif, j'avais faim. C'était un cauchemar commissaire, croyez-moi. Puis je ne me souviens plus de rien.

Bakar éclata de rire !

— Je vais vous rafraîchir la mémoire, Marcel. Vous avez pris ce marginal en stop, parce qu'il ressemblait un peu à certains fans de Dieudo, un peu artiste, un peu pommé, anti système vaguement, juste son vernis. Il ne vous a pas contrarié comme un auto-stoppeur peut le faire avec son chauffeur. Vous l'avez bien gavé avec vos propos nationalistes et identitaires, les blagues de Dieudo et les coups de gueule des Le Pen. Vous lui avez fait visiter le camp en espérant prendre des photos-chocs devant le four crématoire. Vous lui avez confié votre appareil photo. Seulement, avec les poses très explicites que vous preniez, c'était trop pour lui et, prétextant de vous faire un portrait, il s'est approché de vous et vous a mis un coup de boule qui vous a certainement fait perdre l'équilibre et tomber sur le brancard.

Il ne lui restait plus qu'à vous enfourner, Marcel ! Vous faire mijoter dans votre jus de bêtise, dans votre sauce dégoûtante de raciste antisioniste, prétexte de votre antisémitisme, dans votre lie de nazillon, homophobe et pourfendeur des métissages quels qu'ils

soient. Ça ne sentait pas la chair brûlée d'un martyr dans ce four, mais les flatulences subtiles très contemporaines de la « manif pour tous » mêlées aux éructations gutturales d'un Alain SORAL(2) et de la boue confuse d'extrême droite qui l'accompagne.

Mais, Marcel ! votre jeune paumé s'il portait un kéfié autour du cou c'était pour se protéger des gaz des flics, pas pour cacher un rire béat aux vannes antisémites d'un Dieudonné, et j'en connais un rayon sur ces petits gars qui bouffent du mobo à coup de pavé et de cocktail Molotov. Seulement, voyez-vous Marcel, ils sont anarchistes et contre toutes autorités. Ils ont souvent une vision bipolaire de la société, comme une lutte des classes où le monde se partagerait entre deux engeances, les fachos comme vous et eux. Simpliste certes, mais qui a le mérite de clairement souligner les fondamentaux : la liberté, contre toutes autorités.

Il aurait pu tout supporter pour arriver à bon port, mais pas de vous prendre en photo en train de faire une quenelle devant un four crématoire, Marcel ! Un four dévoreur de milliers de cadavres de suppliciés qui, à Struthof en particulier, étaient des politiques comme lui, des résistants anti nazi.

Tu n'as pas eu de bol de tomber sur ce garçon. Ferré disait qu'il n'y en a pas un sur cent. Mais, dans ton malheur, tu as eu la chance qu'il n'ait pas su allumer le four, il paraît encore en parfait état de marche.

Tu as fait la quenelle de trop, Marcel ! et c'est toi qui iras en prison.

Marcel s'enfonça dans son lit et sous le drap pour pleurer.

Le squat

Si on retrouva la voiture de Marcel, brûlée, ce ne fut pas facile en revanche de retrouver Rémy. Il n'avait pas de domicile fixe, pas de portable ni d'abonnement internet. Il ne communiquait que par courrier postal et il vivait de squat en squat. Parfois, à l'occasion d'une manif, il arrive qu'on en serre un comme lui, mais c'est rare. Ces jeunes arrivent mêlés dans la foule. Ils agissent masqués. Ils repartent noyés dans la multitude après avoir descellé quelques pavés ou mis le feu à quelques abribus.

Le fait divers de Struthof et ses photos honteuses furent révélés dans la presse. Bakar put enfin repérer le jeune homme dans un centre social autogéré, qu'ils disaient. En fait, un squat dans une ancienne fabrique de meubles à cinq minutes en bus du centre de Strasbourg. Si ses renseignements étaient bons, beaucoup de gens expulsés de leur domicile s'y retrouvaient.

Ce soir, c'était soirée rock avec en vedette le Prince Ringard(4). Le rockeur libertaire chantait « Les anarchistes » de Léo Ferré. L'harmonica de Mousse, sa compagne, arrosait la salle autant que la bière les gosiers. Un coup d'œil circulaire de Mohamed lui permit de repérer Rémy près d'une table dédiée à la CNT(3). Il vint s'asseoir à ses côtés et glissa près de lui la photocopie de la lettre à son ami Nîmois puis il se roula un joint.

— Il s'impatiente de connaître ta recette de la quenelle au four, le Vincent, fit Bakar, en tendant son pétard au jeune rebelle. Tu pourrais lui écrire à présent.

Fin

(1) Boue et barbouzes

<http://www.atramenta.net/lire/boue-et-barbouzes/42698>

(2) Alain Soral

https://fr.wikipedia.org/wiki/Alain_Soral

(3) CNT

https://fr.wikipedia.org/wiki/Conf%C3%A9d%C3%A9ration_nationale_du_travail%28France%29

(4) Prince Ringard

<https://www.youtube.com/watch?v=HpiJoISkrG8>

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue](#)
[« Policier et Roman noir »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>